

Pour ceux qui nous rejoignent

⊗ **De quoi s'agit-il ?**

Nous abordons avec le livre de Job le dernier des livres de sagesse commentés par *Biblia*, après la Sagesse de Salomon (*Biblia* n° 79).

⊗ **Comment tirer parti de *Biblia* ?**

Lire les pages qui suivent (pp. 4-11) : elles donnent des clés de lecture du livre. Puis, avant chaque commentaire (pp. 12-26), lire le passage correspondant dans la *Bibl'en main*. Vous pouvez aussi aller directement à la page 36 : « Pour garder l'essentiel », et utiliser les renvois indiqués. Vous accéderez ainsi à tous les articles du dossier. ▼



Dany Nocquet, qui commente pour *Biblia* le livre de Job, enseigne à l'Institut protestant de théologie de Montpellier.

L'identification du thème de cette toile signée Georges de La Tour n'a pas toujours fait l'unanimité. D'aucuns ont proposé d'y voir une jeune femme rendant visite à un prisonnier, une œuvre de miséricorde ou un épisode de la vie de saint Alexis. Il semble cependant que l'on s'accorde à reconnaître Job raillé par son épouse, malgré la différence d'âge des deux protagonistes. L'interprétation est surtout suggérée par l'écuelle ébréchée placée au premier plan qui peut faire allusion au tesson utilisé par Job pour gratter ses plaies (Jb 2, 8). La vue de dessous exalte la monumentalité de la silhouette de la femme penchée sur le corps meurtri, dont les rides sont révélés par la lueur de la bougie. Les bouches ouvertes suggèrent un dialogue. Job paraît répondre dans un rôle aux reproches de son épouse. La piété du juste et son refus de se révolter se concentrent dans le geste des mains jointes. À l'occasion d'une exposition de cette œuvre au Grand Palais (1997), la critique Marie Sellier décrit ainsi la femme de Job : « Elle n'est pas femme à lâcher prise, la femme de Job. Immense et lumineuse, elle rougeoit comme une sculptrale déesse païenne. » (Voir le texte de Michel Serres, p. 6.) GA

Job raillé par sa femme, huile sur toile de Georges de La Tour (1593 - 1652). 145 x 97 cm. Musée d'Art ancien et contemporain, Épinal (Vosges).

© PHILIPP BERNARD / RMN

Premier regard

Devant l'incompréhensible la leçon de Job



Job est le porte-parole de tout homme, inévitablement confronté, un jour ou l'autre, à des questions radicales sur le bien ou le mal qu'il fait, et l'ordre du monde dans lequel il vit. Thomas Römer nous aide à comprendre comment, en un temps, en un lieu, n'a pas pu ne pas jaillir le cri de cet homme.



Thomas Römer est professeur d'Ancien Testament à la faculté de théologie de l'Université de Lausanne. Il a notamment publié *Dieu obscur* (éd. Labor et Fides, 1998), *Moïse* (éd. Gallimard, 2002) et une *Introduction à l'Ancien Testament* (éd. Labor et Fides, 2004).

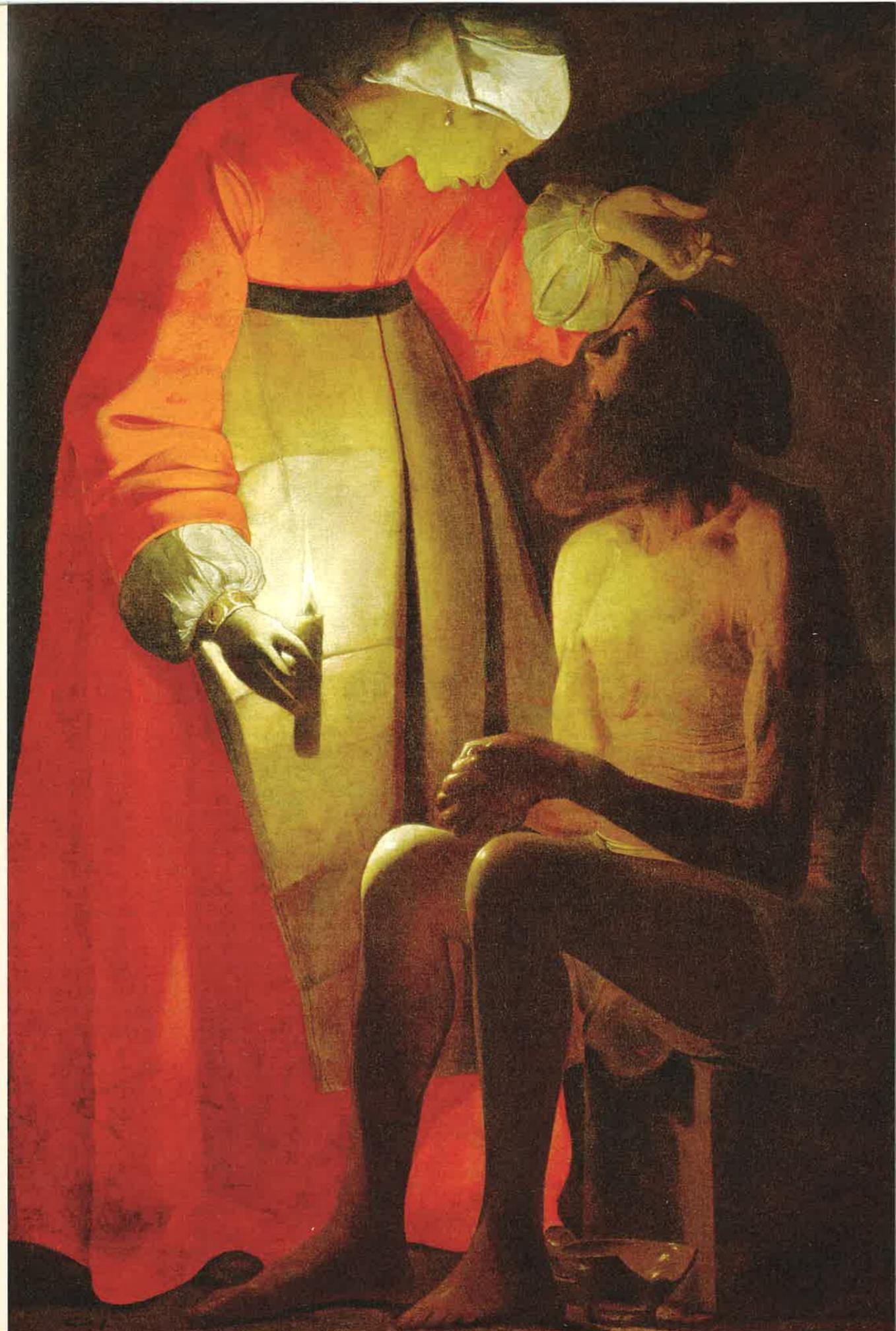
« **Qu'ai-je donc fait au Bon Dieu pour mériter cela ?** » Question familière, qui s'origine dans la conviction que Dieu doit être responsable de tous nos malheurs. La même question accompagne chaque catastrophe : « S'il y a un Dieu et si ce Dieu est Amour, pourquoi tant de destruction ? » C'est la logique du comportement divin ou, pour le dire autrement, le caractère incompréhensible du monde qui est alors en cause. Si Dieu a fait sa création « très bonne », comme le dit le premier chapitre de la Bible, pourquoi le malheur et la souffrance ?

Le mal, dit-on, serait punition d'un comportement inadéquat. Dieu serait le pédagogue suprême et tout malheur est mérité. De telles idées, en effet, émaillent les Écritures. Pourtant, les auteurs de la Bible hébraïque étaient conscients des dangers d'une telle démarche et ils ont donné la parole à Job pour réfléchir sur l'incompréhensibilité de Dieu et de sa création. C'est dans ce livre qu'est abordée la question de la

responsabilité de l'homme face à l'incompréhensible. Pour bien en comprendre les enjeux, il est bon de rappeler la conception traditionnelle du monde et de la responsabilité de l'homme, conception à laquelle s'affrontent les auteurs du livre de Job. C'est elle que remettent en question les dialogues de Job, menés d'abord avec ses amis, puis avec Dieu.

La sagesse traditionnelle

Le psautier s'ouvre par une description de l'homme idéal, celui à qui tout réussit parce qu'il se conforme à la volonté de Dieu (Ps 1, 2) et les « autres », les pécheurs et méchants. De nombreux psaumes insistent sur le fait que Dieu est avec les justes mais qu'il sanctionne les méchants. Cette conception affleure notamment dans le livre des Proverbes, pour qui (à l'instar des tous les sages du Proche-Orient ancien), l'univers n'est pas le champ de bataille du hasard, mais l'œuvre d'un Dieu créateur d'un ordre cosmique. Au sage d'en découvrir les principes et de s'y conformer, c'est-à-dire de contribuer à préserver cet ordre. L'homme sage est donc l'homme « responsable », car son comportement reflète l'ordre de l'univers. Ainsi jouit-il d'une vie harmonieuse et prospère, tandis que l'insensé



► déséquilibre l'ordre de la création et subit les conséquences néfastes de ses actes. Résolument optimiste, cette sagesse reste cependant consciente de ses limites : « Le Seigneur dirige les pas de l'homme : comment l'homme comprendrait-il son chemin ? » (Pr 20, 24.)

Le danger de la dogmatisation

Or, cette sagesse, de type empirique, a été menacée par un danger qui guette tout discours sur Dieu, celui de la dogmatisation. Celui-ci apparaît clairement en Proverbes 10 – 15, dont de nombreuses sentences opposent deux types d'hommes et le sort qui les attend. C'est une sorte de peinture en noir et blanc qui divise l'humanité en deux catégories : les sages et les insensés, les justes et les méchants. Un dualisme se développe. Le dogme de la rétribution poussera même certains à

réécrire l'histoire. Le second livre des Rois présente le roi Manassé comme ayant été le plus affreux de tous les monarques de Juda. Comment expliquer alors que son règne – cinquante-cinq ans – soit le plus long des tous les rois judéens (2 R 21, 1) ? Le Chroniste essaye de répondre en relatant la conversion du roi au Seigneur, cause de la bienveillance divine grâce à laquelle le règne s'est prolongé (2 Ch 33, 11-13). Et ainsi le monde est « en ordre »... L'idée de la rétribution rassure, puisqu'elle semble rendre Dieu et le monde compréhensibles. Cette conception est d'ailleurs encore bien établie dans le Nouveau Testament, lorsque les disciples questionnent Jésus : « Rabbi, qui a péché pour qu'il soit né aveugle : lui ou ses parents ? » Et aujourd'hui certains raisonnent de même lorsqu'ils déclarent par exemple que le sida est le châtimeur divin de la débauche. S'ils

avaient lu plus attentivement la Bible hébraïque, ils se seraient rendu compte que la dogmatisation de la rétribution a provoqué une mise en question radicale de ce principe, et ceci notamment grâce au livre de Job.

Des questions pour temps de crise

Malgré le désarroi de nombreux psaumes : « Envieux que j'étais des arrogants en voyant le bien-être des impies. Pour eux, point de tourments, rien n'entame leur riche prestance ; de la peine des hommes ils sont absents, avec Adam ils ne sont point frappés » (Ps 73 [72], 3-5). C'est dans le livre de Job que la crise de l'idée de la rétribution et d'un Dieu qui la garantirait est exprimée avec une force sans pareille et que se reflète aussi la tentative, qui peut même paraître désespérée, de trouver la place de l'homme dans un monde qu'il ne comprend plus.

Rien d'étonnant alors que Job n'ait jamais cessé de parler aux hommes – croyants et non croyants – aux philosophes et anthropologues, aux artistes et même aux auteurs de romans de science-fiction. En effet, cette question peut être considérée comme un des grands problèmes universels de l'humanité, surtout dans des périodes de crises et de changements. Ce n'est pas par hasard que la crise économique et idéologique des sociétés industrielles aujourd'hui fait naître un peu partout la question des « valeurs » et du « sens ».

L'internationalisation du monde oriental

La société du livre de Job est liée à l'internationalisation du monde et aux bouleversements des structures traditionnelles tels qu'ils apparaissent à l'époque perse. Il existe un consensus parmi les exégètes pour situer la

rédaction de la partie principale du livre aux alentours des 6^e et 5^e siècles avant notre ère, après la catastrophe de la chute de Jérusalem qui avait aboli tous les points de repères qui rendaient la société et le monde compréhensibles : le Temple, symbole de la présence de Dieu ; le roi, médiateur entre Dieu et les hommes ; le pays, espace de vie donné par Dieu.

La province de Yehoud, intégrée dans l'immense empire perse, fut confrontée à l'internationalisation de la culture : échanges commerciaux, culturels et littéraires, découverte d'un certain cosmopolitisme. Comment trouver sa place dans un monde sans frontières, avec une multitude incroyable de concepts religieux, un monde qui était devenu trop grand et du coup incompréhensible ?

Devant un monde incompréhensible

Cette expérience, bien sûr, n'est pas une spécificité de la foi juive. C'est pour cela que l'auteur du poème de Job met en scène un homme qu'il veut « universel » : son héros n'est ni juif, ni perse, ni grec, ni égyptien, mais il serait plutôt arabe ou iduméen, quelque part en Arabie, en marge des terres habitées, sur les franges du désert, là où le monde ordonné est menacé par le chaos. Et c'est dans ce cadre paradigmatique que va se jouer le drame de Job. Le nom même de Job, qui n'apparaît pas ailleurs dans l'Ancien Testament, est déjà programmatique, puisque 'iyyov peut signifier : « où est mon/le père ? » (donc Dieu), soit encore « celui qui suscite l'hostilité », ou « celui qui est/se montre hostile ». Dans le cas de cette dernière étymologie, Job aurait repris le qualificatif d'un Dieu ou d'un univers devenu hostiles. ▲

Job et la sagesse environnante



La sagesse à laquelle ce livre se réfère n'est pas propre à Israël. La Mésopotamie, l'Égypte et même la Grèce y ont mis leur marque.

Les références du livre de Job présupposent à la fois les cultures de la Mésopotamie (car Dieu y est maître des animaux), celle de l'Égypte (car il fait face aux forces du chaos) et celle de la Grèce (dans la façon d'affronter le malheur). Il existe même de nombreux récits parallèles de ce livre dans le Proche-Orient ancien et l'Égypte. Et leur intention, elle aussi, rappelle celle du livre de Job. Ses auteurs, en effet, s'appuient sur le livre des Proverbes pour en

contester l'enseignement, à savoir que le malheur est la conséquence des fautes commises contre le divin. Un des enjeux du livre est d'apporter une contribution judéenne à la réflexion sapientielle environnante.

Ce projet rend le livre de Job comparable au roman d'Ahiqar qui a eu un large écho dans tout le Proche-Orient ancien, au milieu du premier millénaire avant Jésus-Christ (voir *Biblia* n° 75, p. 8). L'histoire raconte la disgrâce ►

BONNES FEUILLES

« Mouche-toi, lève-toi et va couper du bois »

Envers la femme de Job, les modernes sont plus indulgents – ou constructifs – que les anciens. Michel Serres interprète ainsi son attitude, telle qu'elle se donne à voir dans le tableau de Georges de La Tour (voir p. 5), et lui donne la parole.

Bon, tu es malheureux, mais tu te crois le seul, tu veux arrêter le monde autour de ta douleur, tu te crois le centre du monde, tu crois être le seul à poser la question radicale, tu crois être le seul à être passé au-delà du discours. Que d'embarras, mon philosophe. Tout ce bruit pour trouver ce que tout homme sait, toute femme, et tout être écrasé. Tout vieillard, toute vieille femme du peuple. Rien n'est nouveau sous le soleil. Salomon et Job ont le mieux connu et le mieux parlé de la misère de l'homme. Tout est encombrement, tout est indécence, pour écrire un livre, un chant, un psaume, un hymne, où tu proclames ton humilité, ta chute à terre, sur le fumier. Si c'était vrai, ce que tu dis, tu te confierais au silence. Ce vrai savoir ne se dit pas. Dès lors, va dans ta chambre, tout seul et taciturne, comme la fille Madeleine, taire dans le néant la vérité de tes discours. Ou bien mouche-toi, lève-toi, et va couper du bois, tarauder la poutre, faire quelque chose, enfin. Habille-toi, ça suffit, ça suffit de voir toujours les hommes nus, les vieillards sans habits donner le spectacle indécent de leurs chairs pitoyables ; nous, c'est pour donner le sein, chercher la puce ou accoucher. Vous, c'est toujours pour le cri ou la flagellation. Nous pour la vie, vous pour la mort. Ça suffit. La piété pitoyable et le malheur déclamé aux huit vents d'Israël, impuissance, complaisance. Job disparaît de la lumière, la femme courage paraît dans la clarté qu'elle-même produit. Debout, mieux que debout, penchée sur qui a chu. Et, pour une fois chez La Tour, deux êtres se regardent. ▼

Hermès III, *La Traduction*, éd. de Minuit, coll. « Critique », 1974, pp. 219-220.

BONNES FEUILLES

Job, croyant « universel »

À quelle époque vivait Job ? Contrairement à d'autres exégètes, Jean Chrysostome (4^e siècle) considère qu'il est antérieur à Moïse et donc à la Loi, preuve pour lui qu'il est possible à l'homme de connaître Dieu sans bénéficier de la Révélation.

Tu le vois : Dieu a envoyé des maîtres à tous les hommes. Toi, remarque comment, dès le départ, la connaissance de Dieu était partout manifeste. Tu peux voir, en effet, que même les amis de Job avaient aussi une notion de Dieu. Qui les en avait instruits ? Qui la leur avait annoncée ? Car, à mon avis, Job est antérieur à la Loi ; c'est l'évidence même. Aussi, pourrait-on dire, à juste titre, que c'est ce livre-là qui, le premier, a comme enseigné et proclamé la connaissance de Dieu, mais à travers une vie de patience, c'est évident. ▼

Commentaire sur Job, Prologue 2, éd. du Cerf, coll. « Sources chrétiennes », n° 346, pp. 80-81 ; traduction d'Henri Sorlin.